

Le Château Neuf

Un site à la mémoire de Michel Herbaux
(1925-1996)

Village du Nord

Sailly-lez-Lannoy par les sentiers de l'histoire

Michel Herbaux écrivait début 1977 :

Les châtelains de Wasmes et de Meurchin, de Neuville, de la Motte, de Rocquemetz et de Monpinchon ne furent que des « escuyers », lieutenants ou plus simplement baillis, nantis sur place du pouvoir de leurs seigneurs et maîtres, ces derniers étant eux-mêmes au cours des siècles, plus ou moins engagés auprès des cours de Hollande, d'Espagne, de Bourgogne ou de France. On imagine aisément que sur le plan local tous ces personnages eurent entre eux de nombreux motifs de discorde. Comment Sailly put-il donc un jour réaliser son unité malgré cette division ?

Sans doute la création d'une paroisse vers le XIII^e siècle, sous l'égide de l'abbaye de Cysoing, avec une première église à la croisée des chemins menant aux différents fiefs y a-t-elle contribué, tout autant que le cheminement progressif des alliances des grandes familles de la noblesse jusqu'à l'institution de ces lieux en baronnie au XVII^e siècle.

Nous ne prétendons pas ici faire œuvre d'historien mais il nous a semblé intéressant (en ces temps où tout le monde aspire à redécouvrir la nature) de profiter de ce que l'histoire locale ait été profondément liée aux mutations des fiefs, pour en revivre "par les sentiers" le processus historique tout en effectuant à pied une promenade tonifiante. Ainsi, nous emprunterons, si vous le voulez, en quatre dimanches, quatre circuits pédestres « par les sentiers de l'histoire » menant aux différentes bâtisses existant encore sur les lieux mêmes d'un récit que, l'imagination aidant, nous pourrons faire revivre. Ces itinéraires, d'environ une heure, se décomposent comme suit :

Circuit 1 : le Vieux-Sailly, le Pinson, le Château Neuf ;

Circuit 2 : les châteaux de Meurchin et de Wasmes. Le Chaos, la rue Verte, le Trieu-de-Meurchin ;

Circuit 3 : la rue Verte Prolongée, le Rocquemetz, le Mazy, le manoir de Neuville, le Bas-Chemin ;

Circuit 4 : le Mesnil, la ferme de la Motte, le Château d'Hem, les Quatre-Vents.

Circuit 1 - Les origines de Sailly, la Couture : le Vieux-Sailly, le Pinson, le Château Neuf

On ne sait pratiquement rien des origines de notre village mais tout porte à croire qu'une première agglomération de huttes de paysans se forma d'abord sur le plateau « culminant » si l'on peut dire, à 45 m au dessus du niveau de la mer, situé au nord du centre actuel, à l'endroit qui deviendra plus tard la seigneurie du Vieux Sailly. Au Moyen Âge, en effet, la Couture de Sailly contraste de façon évidente avec les marais environnants plus ou moins boisés qui constituent l'entourage des châteaux. Très tôt cette plaine fournit aux populations locales et au Bourg de Lannoy tout proche le "bled" qui constitue l'essentiel de la nourriture. Pour se

rendre au Vieux-Sailly, devenu aujourd'hui un hameau d'Hem, nous partons de la Place par le chemin Joveneaux. Passant devant la cour de la ferme de notre ancien maire, que son fils a aménagé en ranch voué à l'entraînement chevaux de selle, l'on peut se faire une idée de l'ordonnance d'une "cense" du XIX^e siècle, avec sa cour au carré, enserrée de bâtiments à l'usage des soins du bétail. Continuant tout droit, l'on atteint la plaine dite de la "Couture" de Sailly. Le mot "couture" revient souvent dans l'histoire locale en termes de "terres en couture" par opposition à "terres en marais". Il confirme, par l'origine du mot latin "cultura", la vocation très ancienne de cette plaine et l'idée que cette terre de limon argilo-sableux, facile à travailler, fut ici la première à nourrir son homme. Si l'état du sol le permet, on retrouvera l'emplacement du sentier aujourd'hui disparu faute de piétons. Il nous mène tout droit au milieu des Trois-Fermes, dans le pavé du Vieux-Sailly. Il est fait état ici d'une seigneurie au XVI^e siècle, sans que l'on puisse déterminer avec précision la situation du fief, plus rien de suffisamment ancien ne subsistant. On relate que Vincente Le Sénéchal était dame du Vieux-Sailly. Elle avait épousé Jean de la Broye, seigneur de Gondcourt, mort en 1574. Antoine de la Broye fut aussi seigneur du Vieux-Sailly ainsi que son frère Louis, décédés respectivement en 1622 et 1625. On remonte à droite un très ancien pavé recouvert tout récemment de macadam pour atteindre le haut du vallonnement qui nous fait découvrir à gauche le panorama lannoyen. C'est donc ici que les premiers serfs, dans des mesures disséminées jusqu'au Vieux-Civron, subsistèrent sous la protection relative des châtelains proches, et notamment du seigneur de Lannoy. Il faut dire qu'au Moyen Âge, les campagnes fertiles étaient fréquemment pillées par des bandes de soudards et que les paysans saillysiens n'avaient d'autres ressources que de se réfugier derrière les fortifications de la proche cité avec ce qu'ils possédaient de plus précieux. Et cela dura des siècles... C'est ainsi, malgré eux, qu'ils se distinguèrent en 1566 en sauvant par leur présence la ville de Lannoy du désastre. On raconte en effet que le sieur de Noircames, seigneur des lieux, étant parti avec toute sa garnison guerroyer en Hollande, la place se trouva sans défense lorsque trois mille gueux ayant écumé la région, en entreprirent le siège. Réfugiés derrière les murs, les paysans effrayés s'agitèrent en tous sens avec force cris sur les remparts, munis d'armes et de casques trouvés sur place, tant et si bien, qu'après avoir essuyé une volée de flèches, croyant la ville bien défendue, les gueux se retirèrent pour se faire massacrer à leur retour par le seigneur de Noircames, prévenu à temps, et soutenu par les compagnies du comte de Roeux et du baron de Montigny. Mais, continuant la promenade, nous prendrons à droite le chemin Bayard, du nom de l'ancien fermier de la cense actuellement occupée par M. Duthoit. C'est à cet endroit, de part et d'autre du chemin encaissé, que prend naissance un ruisseau appelé la Wasmes. Alimentée en eau claire par diverses sources et fossés drainant la plaine, la Wasmes qui, au fil des siècles, dans une région industrialisée à l'extrême, est réduite à l'état de fossé, contribue encore à alimenter l'étang de Meurchin (après avoir croupi un instant dans la fosse en partie comblée de la ferme Duthoit qui, en son temps, fut aussi le siège d'un fief dévasté.) Ensuite, nous traversons la route départementale 90 pour emprunter un peu à gauche le sentier du Pinson. Ce sentier menait, dans le temps, à un quartier assez délaissé du village, situé près du mont Saint-Bernard, à Toufflers. Il a fait l'objet récemment d'ailleurs, d'un échange de territoire avec cette commune voisine. Cependant notre itinéraire se poursuit à droite, derrière les garages. Selon l'état du terrain et des cultures, on continue tout droit en suivant le chemin ou le fil de l'eau, à travers le bois, en quête de grenouilles ou de papillons, jusqu'à la rue de Toufflers où l'on prend la direction du Château Neuf. Chemin faisant, nous reprenons le fil de l'histoire. Cette relative vallée que nous venons de traverser est reprise au cadastre sous le nom de Pinson. Or, ce nom est déformé par le temps. Il vient de ce qu'autrefois, ces terres appartenaient au sire de Monpinchon, petit seigneur dépendant plus ou moins directement de la seigneurie de Lannoy et dont le château s'élevait à l'endroit de l'actuelle ferme Herbaux.

Ainsi donc, au détour de la ravissante fermette de M. Delannoy que tout citadin rêve de posséder un jour, se dresse encore cette bâtisse de la fin du XVII^e siècle, qui formait le corps de logis du Château Neuf, nom à la fois prétentieux et paradoxal mais explicable cependant. Le fief de Monpinchon est en effet déjà cité au XV^e siècle parmi les possessions de Jehan de Lannoy, pour avoir subi en maintes occasions des pillages et des destructions (1). Situé près de la route de Lannoy à Cysoing, mal défendu, sans tours ni ouvrages fortifiés, il dut être reconstruit souvent, notamment après l'invasion des gueux en 1566. Son appellation apparaît après cela, naturelle.

Les sires de Monpinchon furent d'ailleurs plus des gérants agricoles que des châtelains. Ils avaient la charge de contribuer au ravitaillement de la garnison des comtes de Lannoy, de payer des "dismes et terrages" aux six châtelains de la chapelle castrale (2) ainsi qu'à l'ordre de Sainte-Croix (3). Le Château Neuf resta la propriété de la maison de Lannoy jusqu'en 1613, date à laquelle il fut vendu par Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, seigneur de Lannoy. Privée de ses terres, la maison devint une auberge relais puis un estaminet, siège de plusieurs sociétés locales s'adonnant aux combats de coqs et aux concours de pinsons. À l'annexion du Hainaut en 1794, elle devint la propriété de Pierre Delobel, fermier à Meurchin. Ses héritiers la vendront ensuite en 1942 à la famille Delgrange qui l'occupe depuis cinq générations. En face, un peu plus loin : l'ancien café de

La Truelle d'or, qui, à l'instar du Château Neuf, fut l'un des quelque trente-cinq "bistrots" que comptait Saily au siècle dernier. Sur la gauche à l'entrée de la ferme, au temps des diligences, partait un ancien sentier par lequel, à travers champs, on rejoignait, le village. On peut le rejoindre aujourd'hui par le chemin d'exploitation et passer devant l'ancienne salle de l'Amicale qui, construite par une équipe de volontaires il y a une quinzaine d'années, eut son temps de joyeuses activités. On rejoindra ainsi le centre par le café Hinneman qui, paraît-il, portait autrefois l'enseigne de Saint-Louis.

1. - Archives du Nord - Lille 66 h
2. - Histoire de Lannoy - Th. Leridan
3. - Clair lieu - Les Croisiers de Lannoy - R. P. Van den Bosch.

Circuit 2

La ferme de Meurchin, le château de Wasmes, le Chaos, la rue Verte

Pour se rendre à Meurchin, partant de la Place, on emprunte bien évidemment la rue de la Mairie, mais au XIX^e siècle, ce n'était encore qu'une route reliant la place de l'église au hameau du Tronquois, situé sur la route de Lannoy à Cysoing.

Trois fermes bordant cette route exploitaient l'espace entre ces deux points. L'école se trouvait à gauche au N° 1 de la rue.

La ferme de M. Willock constituait jusqu'à ces derniers temps encore un modèle remarquable de cense flamande avec son toit de chaume. Les maisons couvertes de "pannes" étaient, pour la plupart, celles d'artisans ou de laitiers. Une demi-douzaine de bistrots arboraient des enseignes peintes à même le mur, sous la nochère, aux titres évocateurs : À la Gaieté, Au Lion d'or, À l'Harmonie, Au Cœur joyeux, À la Paix. Ce n'est qu'en 1907 que fut construite la mairie, qui se trouvait au Bas-Chemin auparavant. Au Tronquois, on traverse la route pour se rendre directement à la ferme de Meurchin qui fut en tout temps, la résidence des personnalités les plus marquantes de l'histoire locale, sans être jamais, pour autant, concernée par la baronnie de Saily.

M. et Mme Laude, bien que n'étant plus "fermiers", sont les descendants directs d'une longue lignée de baillis résidents de la seigneurie d'Outrewasmes, et sur laquelle nous possédons heureusement une riche documentation. La ferme de Meurchin est située au nord-est du village de Saily-lez-Lannoy à 1 km de l'église, dans la plaine, entre Toufflers et Saily. Ses occupants actuels sont les descendants des Delobel (ou de Lobel) qui tiraient tout simplement leur nom de l'obel, nom ancien du peuplier.

Le premier Delobel qui est arrivé à Meurchin venait de Roncq et sa femme était née à Quesnoy. Il obtint, le 18 novembre 1684, que lui soit confié le domaine de Meurchin où il remplaça Pracape Lezaire dont la famille occupait ce domaine depuis 1450. Ce premier Delobel qui nous intéresse s'appelait Pierre. Par les documents que possèdent les deux familles, on apprend donc que la ferme-brasserie de Meurchin existe au moins depuis 1450. Jacques, fils de Pierre, succéda à son père et fut dans la famille le premier bailli de Meurchin et d'Outrewasmes.

Adrien François, fils de Pierre, né en 1730, fut le dernier bailli sous l'Ancien Régime et fut maire de Saily en 1795, après la Révolution.

Le fils d'Adrien François se prénomma Pierre-François. Né en 1766, il est mort en 1838. Une pierre gravée, à gauche, de l'entrée de l'Église rappelle son souvenir et celui de son épouse, Agnès Augustine Josson. C'est sa fille qui, après son mariage avec M. Bauchery, s'installa à Meurchin et y fut remplacée par son fils Charles Bauchery.

La fille de Charles Bauchery, Adèle, se maria avec Alphonse Darras, de Cappelle. Ils eurent un fils : Charles Darras, qui ne resta à Meurchin que de 1919 à 1921. Ensuite, la ferme fut louée. Après le décès de M. Darras, sa femme y revint, en 1950, pour exploiter la ferme avec ses fils.

Depuis 1959, la ferme est occupée par la fille de M. Darras qui s'est mariée avec M. Laude. Ils occupent les bâtiments, mais la ferme n'est plus exploitée. La ferme de Meurchin faisait partie de la seigneurie d'Outrewasmes dont elle était le seul bâtiment agricole. La "frontière" entre cette seigneurie et les propriétés du château de Wasmes était le petit cours d'eau ayant sa source au Pinson, derrière la ferme Duthoit, d'Hem, passant à la Clef des Champs puis derrière la mare de la ferme de Meurchin en direction des Trois Bouteilles - Trois Bouchons pour traverser la route Roubaix-Tournai, et se diriger vers Néchin, avant de se jeter dans l'Escaut.

Par son mariage avec la comtesse d'Outrewasmes, le marquis de Wignacourt était seigneur de Meurchin, et c'est à ce titre qu'il délégua ses pouvoirs à un bailli de son choix. Cela explique pourquoi le colombier qui surplombait l'entrée attestait que la ferme était le siège du pouvoir seigneurial. En réalité, nous avons la preuve, contrairement à ce que déclarent des chroniqueurs fantaisistes, qu'il n'y a jamais eu de seigneur à Meurchin. Malheureusement trop mal entretenu durant de nombreuses années, le colombier n'a pas résisté aux intempéries.

Lors de la vente des biens d'émigrés, Pierre François Delobel acheta la ferme et les terres, mais il y a tout lieu de croire que, pour cet achat, il fut aidé par son seigneur car, par la suite, il continua, dès le retour des nobles, à payer régulièrement ses fermages. Il est à noter, d'ailleurs, que sous l'Ancien Régime, on pouvait très bien payer des droits au seigneur, même si on était propriétaire de terres ou des bâtiments. Il suffisait qu'ils fassent partie de la seigneurie. Cependant, dans le cas de Meurchin, le seigneur était en même temps propriétaire, puisque l'ensemble fut vendu comme bien national. Au cours des siècles, des invasions et des incendies, les bâtiments furent remaniés et "modernisés" de nombreuses fois. L'ensemble forme actuellement (colombier mis à part), une belle ferme "picarde" très bien conservée comportant une cour de 50 x 50) entièrement entourée de bâtiments, logement du fermier, étables, écuries, bergerie, greniers à paille et à grains, et surtout une grange de 50 m de longueur sur 9 m de largeur, bâtie pour recevoir les récoltes de 100 hectares de cultures. Cette grange, aux toits à très forte pente, était à l'origine couverte de chaume. Le chaume fut remplacé par les tuiles flamandes au début du siècle. C'est à la même époque que la façade de l'habitation fut modifiée : élargissement des fenêtres et surtout, d'un châteauneuf qui supprima les avancées de toit des écuries et des étables. La partie la plus intéressante est la grange. La plus ancienne est une vieille écurie dont le plafond est formé de poutres de bois et voutes de briques. Derrière la ferme, une mare recueille les eaux depuis toujours. Un aqueduc relie la cour et cette mare. Il reste très efficace mais de toute façon, en cas d'inondation importante, il est à remarquer que la cour étant pleine d'eau, tout le reste (habitation, étables, écuries et grange) reste à sec. La partie brasserie a été conservée en logement. En 1914-18, les Allemands s'emparèrent de tous les cuivres et, après la guerre, la brasserie ne fut plus réinstallée. Le seul vestige qui subsiste est la cheminée qui a été descendue de huit mètres. La partie brasserie était d'ailleurs relativement récente et ses bâtiments n'offrent pas d'intérêt.

Quand, en 1917, les Allemands s'emparèrent des cloches du village, ils prirent également celle qui, à Meurchin, rythmait les heures de travail et de repas dans une exploitation qui employait parfois cent travailleurs. Effectuant, sans succès d'ailleurs, un voyage en Allemagne pour retrouver les cloches de l'Église de Sailly, M. Darras eut la surprise de retrouver la sienne, qui est actuellement à Douai, chez Jean-Pierre Darras. Elle avait été installée par Pierre-François Delobel, dernier titulaire de Meurchin sous l'Ancien Régime.

Si nous contournons la ferme de Meurchin par la gauche, puis à droite, sur la lisière du champ, nous pouvons apercevoir une jolie vue de l'étang, des prairies, et des arches du pont qui agrémentent la propriété. De là - et toujours sous réserve de l'état des cultures - on peut rejoindre directement le château de Wasmes, sinon, on poursuit la promenade en suivant le sentier à gauche, longeant la Wasmes, puis devant l'ancienne « civette ». À la Descente des Cuirassiers, par le quartier de la Clef-des-Champs, du nom d'un ancien estaminet qui se trouvait là. Nous suivons la rue vers Toufflers et, après le virage, le chemin de terre, à droite, en direction du château de Wasmes. Ce fief est aujourd'hui situé sur la commune de Toufflers. Cependant, son histoire est intimement liée à celle de Sailly, ne fut-ce que par certains biens communs, les propriétaires des lieux étant parfois les mêmes. Cependant, de tout temps, les querelles des seigneurs de Wasmes et d'Outrewasmes furent proverbiales, se trouvant rarement dans le même camp. C'est un conseiller de la cour de Bourgogne, Jean Ablonel, dit Le Gros, anobli le 8 mai 1433, qui fut le premier seigneur, en tant que tel, des fiefs de Wasmes, Lannoy, Neuville et autres lieux. On y trouve ensuite Jacques et Louis de Lannoy. Il serait intéressant de fouiller le passé toufflersois pour savoir en quelles mains passèrent ce château dans les siècles suivants. Cependant, en 1774, c'est toujours un comte de Lannoy qui y réside, en la personne de François Ferdinand, baron de Wasmes et autres lieux, brigadier des armes du roi, et colonel du régiment d'Arras.

Tel qu'il se trouve encore, le château de Wasmes offre un bel exemple de construction propre, à la fois, aux exigences ancestrales d'exploitation agricole et aux nécessités d'une architecture défensive.

Après avoir contemplé le porche d'entrée, nous tournons le dos et marchons, de nouveau, vers un tout petit hameau de Sailly, le Chaos, qui est en fait le point frontière entre notre commune et le royaume de Belgique. À droite, après la ferme d'Hulst à la grange remarquable, nous empruntons la rue Verte, la bien nommée. Chemin faisant, l'on peut voir une série de petites fermes qui étaient encore en activité il y a une quinzaine d'années. À ce sujet il n'est pas inutile de rappeler qu'entre les années 1950-1960, il existait à Sailly, vingt-cinq fermes de 5 à 25 ha dont les revenus faisaient vivre une bonne partie de la population. Avant la motorisation qui a suivi la Guerre, cela représentait pour les 439 hectares du village, une cavalerie de quatre-vingt-dix chevaux, en y ajoutant les quelques marchands de lait et autres négociants. C'est dire qu'avant 1914, les Saillysiens qui ne

vivaient pas de l'agriculture étaient rares... On a beau épiloguer, la grogne des agriculteurs est proverbiale, sans doute, mais les faits sont là : la moitié des exploitations ont disparu et l'on en revient aujourd'hui, à un nombre équivalent aux fiefs d'autrefois avec, cependant, une différence fondamentale : au Moyen Âge, tous étaient au service et dépendaient des fiefs. Les baillis étaient des gens riches et importants... Être censier, avant 1914, était encore une situation enviable, l'agriculteur d'aujourd'hui n'aspire qu'à être un Français comme les autres. Cependant, il y a encore, rue Verte, outre celle du Chaos, deux autres fermes. Celles de MM. Meplon et Nys, d'où part un ruisseau appelé le courant Mazy. Il existait aussi dans ce secteur un fief tenu par le vicomté de Cysoing appelé Le Ponchel. Il est dit que Suzanne de Noyelles, dame du Ponchel, fille d'Adrien, seigneur de Croix et Flers, porta cette seigneurie à son mari, Jacques de Lannoy, seigneur de Wasmes (déjà cité), mort en 1587. Leur fils, Adrien de Lannoy, leur succéda.

Si M. Méplon l'autorise, on peut, par son chemin rural derrière la ferme et la maison du garde-chasse - où s'élevait aussi autrefois un moulin à huile - rejoindre le Beau Chêne, du nom d'un autre estaminet qui placardait son enseigne sur la dernière maison du Trieu-de-Meurchin.

Ce hameau fut, bien évidemment, constitué à l'origine par des habitations de gens servant à Meurchin ou, au XIX^e siècle, de ceux employés à la brasserie. Il y avait, là aussi, des petits commerces et échoppes d'artisans qui, pour la plupart, étaient en même temps des « civettes ». Ainsi, on buvait encore un coup Chez le Coiffeur, à l'Alouette, ou Au retour du moulin.

Circuit 3

Rocquemetz - Neuville

Davantage bucolique qu'historique, cette promenade campagnarde nous fait découvrir un coin du village exclusivement rural, qui n'est desservi pratiquement que par des chemins privés.

Nous prendrons d'abord l'ancienne route de la D 90, en direction de Willems, en partant de l'ancien café de La Paix, au coin de cette rue et de la rue de la Mairie. Sur la droite, on trouve encore d'anciennes maisons flamandes qui furent aussi des "cabarets", débitant au siècle dernier la bière brassée à Meurchin. Il y avait l'estaminet du Soleil levant et celui de Chez Robin, qu'on atteignait par le sentier de la caserne des douanes. On pouvait aussi s'abreuver au Tourne bride qui vient de fermer depuis peu et qui fut aussi le siège de sociétés locales. À partir de là, on peut choisir de continuer tout droit, jusqu'au Blanc-Lapin, appellation restée d'un ancien café, encore, et prendre à gauche la carrière du Moulin, ou tourner tout de suite à la rue du Trieu-de-Meurchin. Il est évident que ce hameau du Trieu tire son origine des habitations de gens attachés au service du fief de Meurchin et, par la suite, de la ferme-brasserie. Il y avait là des artisans, des boutiques, des marchands et encore des buvettes qui avaient pour noms : A l'alouette, Au retour du moulin, Au Beau Chêne.

Arrivés là, précisément, si le propriétaire, M. Méplon, l'autorise, on peut suivre un itinéraire champêtre par le chemin rural ou continuer la rue Verte. En chemin, on remarque une maison isolée, dite maintenant "du garde-chasse" qui fut autrefois celle du mouleur d'huile. Un moulin à vent existait à proximité et l'on peut encore en distinguer les bases.

Rue Verte, au coin de la carrière du Moulin, existait encore au siècle dernier un autre moulin, plus important, du même genre que celui de Leers, en dernier lieu exploité par la famille Mathon.

Certains aînés du village se souviennent avoir joué sous ses ailes et se rappellent un accident dont fut victime l'un des enfants, happé par le mouvement. Ce moulin à farine, le seul qui nous soit connu ici, faisait partie, au XVII^e siècle, d'une seigneurie sur laquelle nous n'avons aucun document.

Un peu plus loin, à droite, on distingue encore l'enseigne de La Descente du Moulin où allaient se rafraîchir les paysans chargés de farine et, s'ils s'avisèrent de s'amuser un peu, ils s'attardaient encore Au tambour, tout à côté. L'on atteint bientôt le courant du Mazy qui fut encore, ces dernières années, responsable d'inondations dans le quartier et qui, traversant le pré de la ferme du Bucqueau, à droite, s'en va alimenter la fosse du Manoir de Neuville. C'est probablement aux environs de la ferme Méplon que se situait la seigneurie du Ponchel, mais plus personne n'en sait rien... Il est seulement dit dans les archives que cette seigneurie "tenue du vicomte de Cysoing, contenait 17 bonniers de terre". On y relève encore que Suzanne de Noyelles, dame du Ponchel, fille d'Adrien, seigneur de Croix et de Flers, porta cette seigneurie à son mari, Jacques de Lannoy, seigneur de la Motterie et de Wasmes, qui mourut en 1587. C'est leur fils, Adrien de Lannoy, qui leur succéda.

On voit donc, ici encore, combien Sailly fut concerné par l'histoire des comtes de Lannoy et de leur fief de Wasmes à Toufflers.

Mais nous poursuivons notre promenade, à droite, par la rue Verte prolongée, dite Chemin de Templeuve. Le chemin fut très fréquenté dans le temps, par les fraudeurs, car il constitue la frontière entre Saily et le royaume de Belgique.

À gauche, l'ancienne ferme Fiquet, transformée en résidence et quelques maisons jouissent, ici, d'un site privilégié. Pour s'en convaincre, il suffit, au plus haut du chemin, de se retourner pour embrasser une vue exceptionnelle sur le village. L'on domine ici le courant Mazy de 15 m et, en forçant l'imagination, on peut se donner une idée du paysage bouleversé par l'hypothétique canal à grand gabarit prévu à cet endroit. La question est de savoir si le site y gagnerait en poésie.

Mais continuons le chemin frontalier. À gauche : la Belgique ; à droite : le hameau de Rocquemetz. Ce nom, cité de plusieurs manières, Rocmetz ou Rocquemes, provient aussi d'une seigneurie située à l'extrême limite du village, entre Willems et la Belgique. Nous pouvons nous promener jusque là, mais plus rien ne subsiste de l'époque médiévale. Poursuivant tout droit, puis à droite, on atteint l'ancien fief par derrière. Restauré par l'actuel propriétaire, les bâtiments, qui n'étaient déjà plus très originaux s'intégraient dans un cadre pourvu d'un système de défense qu'on devinait très relatif. On relève, parmi les faits de l'histoire locale, que Jean Desroeux était bailli et receveur de la seigneurie de Rocquemetz. Son nom est resté dans les annales car il fut aussi lieutenant de Saily pendant vingt ans et mourut en 1771, à l'âge de 94 ans. On trouva encore, avant lui, Marguerite du Bois, dame de Rocquemetz, veuve de Michel Maille, décédé en 1699. Leur fille Elisabeth consentira à la cession d'une terre au profit du fief de Meurchin. La ferme de Rocquemetz a cessé son activité agricole en 1967 et ses terres ont été dispersées à la suite du décès de M. Spriet.

Quittant cet endroit paisible, nous suivons, à droite, le chemin charretier pour rejoindre la route départementale 90. De là, nous rejoindrons l'avenue de Neuville au Blanc-Lapin, ou mieux, si c'est possible, le sentier à gauche des maisons pour atteindre à travers champs le manoir de Neuville par la drève.

Ce manoir, dont l'actuelle construction remonte au XVII^e siècle est situé à l'emplacement d'un fief qui se perd presque dans l'origine des temps. On y situe un « Franc Alleu », c'est-à-dire une motte ne dépendant d'aucun seigneur.

Cette motte aurait pu se trouver dans le pré, actuel, à la gauche du manoir et être dotée de fortifications. Cependant, en 1293, le chevalier Jean de Ruenne porte le fief avec terres et dépendances à Guy, comte de Flandre, qui, par lettre, le lui remet aussitôt.

En 1372, on trouve le fief de Neuville tenu « de la Salle de Lille à vicomte et à 10 livres de relief, comprenant 20 bonniers et 3 quarterons de prés, plus 10 bonniers de terres et rentes ». Par ordonnance du 3 février 1459, consacrant l'appartenance du fief de Neuville à ses domaines, Jehan de Lannoy affecte le terrage aux chanoines de son château de Lannoy. Le manoir de Neuville, dès cette époque, restera, tout comme le fief de Monpinchon, dans les biens des comtes de Lannoy, jusqu'en 1611, date où il sera vendu par Philippe Guillaume de Nassau, prince d'Orange, chevalier de la Toison d'or, devenu seigneur de Lannoy par sa mère, Anne d'Egmont, seule héritière des de Lannoy. En 1615, le nouveau seigneur Pierre Cambier, compte en son fief 30 bonniers et 814 verges. Sa position dans le village est des plus influentes disposant de « bancs plaidoyables, baillis, lieutenants, juges, rentes et cottiers, sergents, et 4 bornages ». Pierre Cambier et Catherine le Pippre eurent une fille, Anne, qui épousa Jacques de Hénin. Anne, ayant eu cinq enfants, mourut avant ses parents. Simon de Hénin obtint alors, le 19 mars 1650, des lettres patentes du roi Philippe IV, l'autorisant à dénombrer le fief en cinq. Le manoir et le fief principal revint à l'aîné, Antoine de Hénin, dont la fille Rose épousa Antoine le Pippre. C'est donc Antoine de Hénin qui fit réédifier la plupart des bâtiments qui existent encore aujourd'hui et, notamment le corps de logis. Antoine de Hénin mourut le 26 mars 1693 à l'âge de 67 ans. Simon le Pippre, écuyer, seigneur de la Vallerie, lui succède.

Sa fille, Catherine, épouse Louis, Joseph Imbert, seigneur de Winehoutte. Ils eurent une fille qui vendit le fief en 1770.

La suite de la succession de Neuville est assez confuse car sous les révolutions, les ventes des seigneurs exilés étaient parfois fictives, parfois réelles, souvent contestées. Aussi, contentons nous de citer quelques baillis, qui occuperont tour à tour les lieux, à la suite de Alard le Cocq, qui servit Antoine de Hénin, et Guilbert Bury, qui servit Simon le Pippre. Il y eut Jacques Agache, décédé en 1775, puis Jean Agache, décédé en 1803, et Auguste Agache, décédé en 1853. A la suite de la famille Agache, apparaît la famille Boutemy qui, entre temps (baillis et propriétaires se confondant) a acquis le domaine. Un moment louée, l'exploitation est aujourd'hui gérée par Philippe Boutemy. Ainsi, l'actuel manoir porte la marque d'Antoine de Hénin. On peut distinguer, au-dessus du porche, ce qui devrait être les armes de ce seigneur. On se perd, par contre, en conjectures, au sujet du motif encastré à droite dans la muraille. Il est probable que ce motif provienne d'une construction antérieure. De part et d'autre de la porte, on distingue les fentes de manœuvre de l'ancien pont levis. Au-dessus du porche était la

salle de police qu'on atteignait par la salle de garde, à droite de l'entrée, Il faut savoir qu'à l'époque, la justice locale était rendue en ces lieux, et les truands ou autres malfaisants y étaient par fois durement traités.

Les hautes murailles, nues, débarrassées de tout détail superflu, sont entourés de ce qui, à l'origine, étaient de larges fossés qu'on voulait infranchissables.

Contournant les bâtiments, on peut distinguer par endroits les meurtrières à l'usage des archers, notamment dans certains murs qui subsistent de l'époque médiévale. Les granges ont perdu ici la charpente originale du XVII^e siècle, mais les poutres, probablement bicentenaires, sont impressionnantes. On remarque dans la cour que les bâtiments d'étables ont été surélevés pour l'usage d'un second niveau. Un peu partout, on distingue encore les cintres en briques, marquant portes et fenêtres et l'ordonnance générale propre à la défense et aux soins du bétail. L'abreuvoir, au milieu de la cour, dont les murs ont été certes refaits, très utile au bétail, constituait aussi une réserve d'eau en cas d'incendie. La partie la mieux conservée est le corps de logis, édifié en 1682 en surélévation par rapport à une construction antérieure. La charpente, d'époque, en excellent état, couvrant de vastes greniers, devrait encore défier le temps. Si l'on pénètre à l'intérieur, dans la partie antérieurement réservée à l'usage occasionnel du seigneur et de sa suite (disposition qui était exigée du bailli) on est frappé par l'impressionnante austérité qui se dégage de l'ameublement de style Louis XIII. Au fond du hall, l'escalier en spirale offre ses marches massives qui gémissent un peu sous les pas. S'ouvrant sur une longue suite de chambres nues, les lourdes portes grincent. Les cheminées semblent prêtes à revivre. Les boiseries, nombreuses, moulurées, parmi lesquelles se dissimulent de mystérieuses petites caches, sont parfois fendillées. Les verrous de fer forgé crissent. Au détour d'un couloir s'ouvre une curieuse petite porte articulée. L'atmosphère qui se dégage attise l'imagination. Il nous semble soudain entendre des pas, n'allons nous pas buter sur quelque mousquetaire ? Dans cette dernière chambre, près de la fenêtre, n'est-ce pas l'ombre de la douce Catherine ? Et cette musique que l'on perçoit, n'est-elle pas celle de son luth ? Hélas, l'escalier de service s'ouvre sous nos pas. Dans la salle de garde, aucun sergent ne s'étonnera de notre présence. Des marches de pierre bleue nous rejettent dans la cour, à côté de la grande porte. Le charme est rompu... Il ne nous reste qu'à repartir... Reprenant, à gauche la drève de Neuville qui était autrefois un pavé communal menant à Robigeux, on peut encore jeter un regard sur l'imposante bâtisse. On découvre ensuite l'aile droite qui abritait les cuisines et le logement du bailli. De la terrasse entourée d'un muret et par un petit pont, on accédait, au milieu du pré, à un fournil placé là pour la cuisson du pain. Les traces des fondations sont encore visibles et ce genre de four existait partout dans les fiefs de la région. Quittant le Moyen Âge, l'on rejoint bientôt le village par la rue du Bas-Chemin au carrefour de la ferme exploitée par M. Desmettre. Nous passons devant le cimetière, placé là il y a trente ans en remplacement du pourtour de l'église devenu trop exigü. Si l'on, évoque encore, dans cette très ancienne rue, les quelques bistrotts du siècle dernier, on citera : Chez Angèle, L'Oiseau d'or et le café du Maréchal, dont on remarque encore la vieille forge, face à l'atelier du charron. Il faut dire que ces deux artisans travaillaient souvent ensemble au cerclage des roues de chariots. Puis c'est l'école, à l'emplacement de l'ancienne mairie qui ne fonctionna là que peu de temps. La mairie se trouvait en effet, avant 1900, dans une salle de l'actuelle ferme Vandaele, au coin de la rue et de la place. C'est ainsi qu'après le transfert cette maison resta longtemps encore pour les villageois la « maison commune » et le siège de compagnie des pompiers. Ainsi se termine cette troisième promenade par les sentiers de l'histoire de Sailly.

Circuit 4

Le Mesnil, la Motte, le Château d'Hem

Partant de la place de l'église la promenade commence par la rue des Trois-Frères-Lefebvre, nom donné après la guerre de 1914 à l'ancienne rue d'Hem, à la mémoire de ces trois enfants morts pour la France. À gauche : le presbytère qui fut édifié vers 1880 par l'abbé Delvallée, curé de la paroisse. (L'ancien presbytère se trouvait, avant la Révolution, un peu plus loin, dans la maison transformée de M. Devianne). En face du presbytère, une des vieilles maisons abritait, au début du siècle, le café dit De l'espérance. Ce titre était-il dicté par la proximité des assises paroissiales ? Nul ne sait plus, mais gageons que certains membres de la chorale ne dédaignaient pas de s'y rincer la gorge après une répétition...

À gauche, un peu plus loin, l'original M. Henri dit « Bon Boudin », vétéran de l'automobile, exerçait le métier de boucher ambulant. Le patronage, dont la salle est actuellement à la disposition de la commune, a été créé il y a une vingtaine d'années grâce à la bonne volonté des paroissiens qui ont avantageusement acheté et aménagé la grange d'une ancienne ferme. Il s'y déroula ensuite de très nombreuses fêtes et naturellement, tous les jeudis, le gardiennage des enfants tant que les anciens curés Sansen et Verschae eurent assez de vitalité pour s'en occuper. Le calvaire placé sur la droite de la route est encore récent. Il a été édifié juste avant la dernière guerre

en faveur de la paix ! Plus loin, sur la gauche, l'ancien sentier empierré du Mesnil mène au hameau du même nom. Depuis longtemps sont groupés là, fermettes et cottages desservis par le chemin dit « De la poussière ». Aucun document historique ne relève ce hameau. Il est probable que ne s'y trouvaient que des demeures d'ouvriers agricoles servant à la Motte entre autres. Au début du siècle, y existait aussi plusieurs estaminets dont Chez Berthel, sur la route D 64, anciennement dite « de Bousbecque à Blandain ».

On suit un peu cette route à gauche pour trouver à droite le chemin de La Motte et nous replonger dans l'histoire.

Il est inutile de revenir sur la signification de ce mot « La Motte ». A cet endroit, cela indique que, dans les temps très reculés, un fief s'y trouvait déjà. Mais l'actuelle ferme de La Motte, de construction relativement récente, n'a plus rien conservé de l'ancienne situation des lieux.

Ce fut cependant une seigneurie dont l'origine connue remonte en l'an 1395. Le servent de ce fief était à l'époque Jean Willans.

On relève ensuite les noms de Alard du Fresnoy, dit Le Vigne, en 1447, et Mahieu de Beaufremetz en 1496. En 1561, elle appartient à Jean de la Porte. Sa fille épouse Jacques Laignel dont le fils Robert reprend la seigneurie en 1573.

Liévin, fils de Robert lui succède, puis ses descendants et en 1642 ceux de Catherine Laignel, veuve d'Antoine d'Elplanques, suivis par Jacqueline Laignel. En 1652 c'est Robert Langlart, prêtre chanoine de St-Pierre de Lille qui en hérite. Il en résulte que le domaine est alors partagé en quatre puis en huit. Nous n'avons plus, pour l'instant, d'autres documents sur La Motte. On relève, cependant une inscription sur une des cloches de l'église qui donne le nom d'Honoré Rouzé, fermier de la Motte en 1815, et « parrain » de la-dite cloche. On sait aussi, grâce à l'amabilité de Mme Deldalle que les derniers seigneurs propriétaires avant la Révolution étaient les comtes de Beaufort, résidant en Belgique. Puis le comte Humbert, Félix de Marcieu, avait épousé Pauline Marie de Beaufort. En 1944, la ferme appartient à la Marquise - tenez-vous bien - Chantal Marie Isabelle Henriette Guislaine Pauline Eva de Marcieu, veuve de Alain Jonathas etc. Barbier Marquis de Lescoët, et enfin, depuis 1938 à la marquise de Lescoët épouse du comte Henri Espivoet de la Villesboinet.

Dans les mêmes périodes à la suite d'Honoré Rouzé en 1815 et de François Deldalle Rouzé, les baillis fermiers seront des Deldalle de père en fils jusqu'à nos jours.

Que dire de l'architecture actuelle de La Motte, sinon qu'elle a pratiquement tout perdu ce qui pourrait nous permettre de nous faire une idée des installations antérieures ? Seul subsiste, déjà très restauré, l'ancien corps de logis datant, lui, du XVII^e siècle. La grange a été reconstruite en 1898. Puis, ensuite, l'un après l'autre les dépendances de la ferme où la nouvelle écurie vint remplacer à droite de l'entrée ce qu'on appelait ici « la chambre des maîtres » car, comme à Neuville, les baillis étaient tenus d'y maintenir pour eux un pied-à-terre. À l'origine, c'est certain, La Motte était comme la plupart des fiefs, le site étant choisi en raison de la proximité du ruisseau de la Petite Marque. Il y avait aux alentours des « louages » ou autres petites fermes dont celle d'un Delplanques sans doute à l'origine du nom d'un chemin qui la desservait. On reprend la promenade par le chemin parallèle à la rivière en direction de la ferme du château Six à Hem. Pourquoi ce détour ? Tout simplement parce qu'à cet endroit s'élevait le château des marquis d'Hem, qui furent aussi barons de Sailly. La baronnie de Sailly, en effet, ne fut jamais autonome. Après avoir subi (plus ou moins, par certains fiefs) l'influence des comtes de Lannoy, elle est définitivement rattachée au marquisat d'Hem jusqu'à la Révolution.

Cependant, la rivalité des influences sur Sailly des seigneurs d'Hem et de Lannoy subsiste jusqu'en 1629, date à laquelle Philippe de Lannoy étant décédé sans héritier, sa sœur Marguerite apporte au marquisat d'Hem, par son mariage avec Vilain de Gand, outre la seigneurie de Lannoy, les fiefs et possessions de Sailly qui en dépendent. Et en 1660 Jacques Philippe de Gand obtient du roi d'Espagne Philippe IV des lettres concrétisant ses droits sur la baronnie.

Ainsi peu à peu, les seigneurs d'Hem imposeront leur autorité sur la vie locale de Sailly et présideront à sa destinée jusqu'à la Révolution. On relève sur l'une des cloches de l'église, qui fut baptisée en 1688, le nom de son parrain Michel François Maximilien de Gand. Nous ne fermerons pas le chapitre de l'histoire des seigneurs de notre village sans parler des incartades du jeune comte Degand d'Aigremont, baron de Sailly, mousquetaire du roi dans la première compagnie, qui fut condamné pour insultes et menaces envers les acquéreurs de ses domaines de Sailly, s'ils ne rendaient pas ce qu'il considérait comme ses biens. Erigée en commune, Sailly-lez-Lannoy gardera cependant comme siennes les armes des de Gand qui étaient « de sable au chief d'argent ». Mais venons au château, pour dire qu'au XV^e siècle, le mariage de la fille du seigneur d'Hem, Jean Quinghem, avec Vilain de Gand donne à la châtellenie une importance considérable. Jusqu'au XVI^e siècle, le château élevé là est embelli. On attribue à Gilbert de Gand, en 1610, la création de vastes jardins, terrasses et parterres. Les marquis d'Hem y créèrent également une chapelle. Après les Vilain de Gand, le château passa dans les mains des Chastel de la Howardie en 1756, puis dans la famille de Faucompret de Thelus en 1775, à la veille de la Révolution. En

1918, le château est brûlé accidentellement lors de l'occupation de ses murs par les troupes anglaises. Reconstitué par la famille Six, il est de nouveau démolé en 1952. Il ne subsiste donc aujourd'hui du domaine médiéval que certains pans de murs enchâssés dans les dépendances qui constituent l'actuelle ferme Boddaert. Contournant les bâtiments, nous ne pourrions donc que remarquer, de-ci, de-là, des vestiges très rares de ce qui fut, soit le château Six, qui était réédifié sur l'ancien fief, soit celui du fief lui-même.

On voit à l'extrémité, derrière la ferme, un portail surmonté de motifs de pierres branlantes qui, de la plaine donnait accès aux jardins du château. De part et d'autre, le mur d'enceinte s'écroule peu à peu. Ayant contourné la ferme, on découvre et distingue encore de ce qui fut la cour d'honneur, bordée de bâtiments formés en cercle tout autour. A l'endroit du château même, on distingue un monticule plus ou moins vague. Dans le champ, en face, subsistait encore récemment une curieuse petite construction en forme de rotonde d'où partaient, paraît-il, des souterrains, en direction d'Hem ou de Forest. La charrue a hélas, enterré le mystère. Les seuls bâtiments qui subsistent sont ceux qui pouvaient être utilisés par le fermier. On peut remarquer les anciennes écuries avec leur façade en forme d'arche et d'autres dépendances dans la cour même de la ferme où on distingue encore par ailleurs, sur le mur, un cadran solaire. Retournant sur nos pas, nous empruntons la carrière Delplanques à l'angle de laquelle était située la ferme du même nom. Suivant l'humeur ou le temps, nous nous dirigerons vers les Quatre-Vents, admirant au passage les plantations colorées des pépinières ou encore nous poursuivrons à gauche par la rue de Sailly pour recouper la plaine par le chemin du sanatorium. Ce vaste bâtiment hospitalier a été créé voici une cinquantaine d'années grâce à un don d'un certain Jean Tourneuse dont le champ fut utilisé au profit de la société de secours pour les soins d'une maladie répandue à l'époque, la tuberculose.

Le succès du traitement de cette maladie en ce lieu prouve en tout cas que l'air de Sailly est sain et que la marche dans les sentiers aidant, les modernes villageois que nous sommes, prenons ainsi option pour une gaillarde vieillesse.